Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

31-32 | Avril 2002

L'Encyclopédie en ses nouveaux atours électroniques:
vices et vertus du virtuel

Le texte contre le livre.

Yannick Séité

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/3243>

DOI : 10.4000/rde.3243

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2002

Pagination : 267-282

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Yannick Séité, « Le texte contre le livre. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 31-32 | Avril 2002, mis en ligne le 16 mars 2008, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/3243> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.3243>

Propriété intellectuelle

Yannick SÉITÉ

Le texte contre le livre

Les soins & l'habileté du Typographe l'ont emporté sur le désordre & les imperfections de la copie ; & nous n'offenserons aucun de nos collègues, en assurant que dans le grand nombre de ceux qui ont eu quelque part à l'Encyclopédie, il n'y a personne qui ait mieux satisfait à ses engagements, que l'Imprimeur. Sous cet aspect, qui a frappé & qui frappera dans tous les tems les gens de goût & les bibliomanes, les éditions subséquentes égaleront difficilement la première.

Diderot, art. ENCYCLOPÉDIE

Je tenterai ici de poser rapidement mais dans des termes point trop oiseux une question qui pourrait sembler oiseuse du fait de son trop d'évidence : celle de cette réduction du livre au texte à quoi se ramène, pour finir, toute entreprise de numérisation d'un ouvrage imprimé.

Le point de vue que j'adopterai sera donc par force essentiellement critique — mais critique peut-être moins des deux réalisations qui nous sont aujourd'hui proposées¹ que de toute opération de numérisation en général. Je précise d'ailleurs que le chercheur que je suis a été impressionné par certaines des possibilités offertes par les versions électroniques de l'*Encyclopédie*.

Pour justifier une entreprise dont on pourrait penser que, l'essentiel (*i.e.* le texte) ayant été préservé voire magnifié par la numérisation, elle s'attarde inutilement à examiner des détails sans conséquences (ces données typographiques ou de mise en page qui, à distance de tout exercice de pensée spéculative, relèveraient d'une simple histoire matérielle du livre), j'en appelle d'emblée à Diderot qui souligne, dans l'article

1. Toutes les remarques qui suivent sont fondées sur la manipulation 1° de la version en ligne de l'*Encyclopédie* ARTFL telle qu'elle se présentait sur le site de l'INaLF au 17 novembre 2000 ; 2° de la version Macintosh des CD-ROM de l'*Encyclopédie* Redon. Au moment où ces pages paraîtront, il est probable que des améliorations auront été apportées à l'un et l'autre de ces « produits ».

ENCYCLOPÉDIE, qu'« il n'y a rien de minutieux dans l'exécution d'un grand ouvrage : la négligence la plus légère a des suites importantes ».

Ces précautions prises, je commence en soulignant qu'une opération de numérisation consiste fondamentalement en une essentialisation, une dissolution du livre. Passe pour le papier et l'encre, même s'il ne faut pas minorer l'intérêt, très vif, que les auteurs du XVIII^e siècle, par définition concernés, ont porté à ces matériaux². Mais si l'on se réfère à l'entrée LIVRE de l'*Encyclopédie* elle-même, on constate que d'autres éléments ont disparu dans l'opération. « Le corps d'un *livre* », précise Jaucourt, auteur de l'article,

consiste dans les matieres qui y sont traitées ; & c'est la partie de l'auteur : entre ces matieres il y a un sujet principal à l'égard duquel tout le reste est seulement accessoire.

Les incidens accessoires d'un *livre* sont le titre, l'épître dédicatoire, la préface, les sommaires, la table des matieres, qui sont la partie de l'éditeur ; à l'exception du titre, de la premiere page ou du frontispice, qui dépend quelquefois du libraire. Voyez TITRE.

A qui serait tenté de surestimer la question de l'objet-livre, ces lignes, sans qu'il soit besoin d'aller relire les articles BIBLIOMANE et BIBLIOMANIE, dans lesquels D'Alembert est sévère pour certaines formes dévoyées de l'amour des livres³, se chargeraient de rappeler certaines limites. Reste que si manque le mot, c'est ici le concept de « paratexte » qui se voit bel et bien mis en place⁴. Pour être « accessoires », les éléments du péritexte⁵

2. « Merveilleuse invention, qui est d'un si grand usage dans la vie, qui fixe la mémoire des faits, & immortalise les hommes ! », s'exclame Jaucourt en tête de l'article PAPIER. Quant à l'encre, sans s'attarder sur le Diderot du donjon de Vincennes dont la tradition rapporte qu'il préparait lui-même, à partir de vin et d'ardoise pilée, une liqueur dont l'administration lui avait refusé l'usage, on signalera qu'à la suite du Moyen Âge et de la Renaissance, l'Âge classique (voir l'article ENCRE, dû à Le Breton) s'est lui aussi acharné à en déterminer la composition idéale.

3. « Un *bibliomane* n'est [...] pas un homme qui se procure des livres pour s'instruire : il est bien éloigné d'une telle pensée, lui qui ne les lit pas seulement. Il a des livres pour les avoir, pour en repaître sa vûe ; toute sa science se borne à connoître s'ils sont de la bonne édition, s'ils sont bien reliés : pour les choses qu'ils contiennent, c'est un mystere auquel il ne prétend pas être initié ; cela est bon pour ceux qui auront du tems à perdre. »

4. Laissons la parole à Gérard Genette, dans *Seuil*, Paris, Le Seuil, 1987, p. 7 : « L'œuvre littéraire consiste, exhaustivement ou essentiellement en un texte [...]. Mais ce texte se présente rarement à l'état nu, sans le renfort et l'accompagnement d'un certain nombre de productions, elles-mêmes verbales ou non, comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations [...]. Cet accompagnement, d'ampleur et d'allure variables, constitue ce que j'ai baptisé [...] le paratexte de l'œuvre. Le paratexte est donc pour nous ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public. »

5. « Un élément de paratexte, si du moins il consiste en un message matérialisé, a nécessairement un *emplacement*, que l'on peut situer par rapport à celui du texte lui-même :

qu'évoque l'article LIVRE participent de l'effet d'un ouvrage. Et de cela, les encyclopédistes ont bien sûr absolument conscience.

Certes, si je prends l'exemple des cédéroms Redon, un bon nombre de ces « incidents accessoires » sont au rendez-vous : le disque contenant les textes et les vignettes des planches s'ouvre automatiquement sur une transcription des éléments textuels contenus dans la page de titre du premier volume. Suivent l'épître dédicatoire à d'Argenson, le « Discours préliminaire des éditeurs » (qui inclut, comme on le sait, une version retouchée du « Prospectus » publié par Diderot en 1750), le « Système général de la connoissance humaine suivant le chancelier Bacon », etc. Et il faut remercier Redon, surtout, d'avoir joint, sous l'appellation « Tables de Panckoucke », les précieuses tables analytiques de l'*Encyclopédie* dont Pierre Crépel rappelle ici même avec force que le pasteur Mouchon fut leur seul artisan.

Mais on peut regretter, en revanche, quelques absences ou difficultés. Les premières concernent les avertissements et les éloges (de Montesquieu, de du Marsais, de Lenglet Dufresnoy, etc) sur lesquels s'ouvrent les volumes II à VII. Ces éloges — significativement, ils disparaissent dans les volumes VIII à XVII, publiés en une seule livraison — sont au fond les séquelles heureuses d'un défaut déploré par Diderot. Dans l'article ENCYCLOPÉDIE, celui-ci regrettait en effet d'avoir dû procéder à une préparation du manuscrit — et donc à une publication de l'ouvrage — échelonnée dans le temps⁶. Du fait même de son idéalité, cette refonte de l'*Encyclopédie* en quoi consiste la numérisation (et que Diderot, qui la savait inéluctable, appelait de ses vœux⁷) élimine ou maltraite des éléments péritextuels qui n'ont alors jamais mieux mérité ce nom d'« incidents » que leur attribue l'article LIVRE. Avertissements et autres éloges, pures émanations du livre-objet et des avatars de son histoire éditoriale, deviennent difficiles à retrouver quand ils ne disparaissent pas tout simplement d'avoir perdu tout statut. Tel semble être le sort réservé aux éloges de Lenglet du Fresnoy et de Edme Mallet par D'Alembert, que l'on

autour du texte, dans l'espace du même volume, comme le titre ou la préface, et parfois inséré dans les interstices du texte, comme les titres de chapitres ou certaines notes ; j'appellerai *péritexte* cette première catégorie spatiale, certainement la plus typique. » *Ibid.*, p. 10.

6. « La prélecture réitérée du manuscrit complet, obviroît à trois sortes de suppléments, de choses, de mots, & de renvois. » ; « J'insiste d'autant plus fortement sur la nécessité de posséder toute la copie, que les omissions sont, à mon avis, les plus grands défauts d'un dictionnaire. », etc.

7. « Il ne faut pas imaginer que le concours de tant d'heureuses circonstances ne laissât aucune imperfection dans l'*Encyclopédie* : il y aura toujours des défauts dans un ouvrage de cette étendue. On les réparera d'abord par des suppléments, à mesure qu'ils se découvriront : mais il viendra nécessairement un tems où le public demandera lui-même une refonte générale. » *Ibid.*

trouve en tête du tome VI et que je n'ai pu, malgré mes recherches, débusquer sur le cédérom Redon. Celui de du Marsais, présent en tête du tome VII, ne se découvre qu'au hasard d'une recherche « plein texte » effectuée à partir du nom du grammairien : la saisie l'a en effet intégré au texte de l'article FNE (« sorte de bâtiment qui n'est en usage qu'au Japon ») qui se trouve être le dernier du volume VI et précédent... De même, l'éloge de Montesquieu mais plus généralement l'ensemble du péri-texte liminaire du volume V est traité par le cédérom comme une partie de l'article DIZIER (SAINT) sur lequel s'achève le volume IV.

Les *errata* n'ont pas été mieux servis. La numérisation était une occasion d'intégrer leur contenu directement au texte des articles qu'ils rectifiaient. Cette pratique, qui eût exaucé le vœu de Diderot d'une authentique refonte, présentait l'inconvénient — nous y reviendrons — de déshistoriciser l'objet *Encyclopédie*. Tel a pourtant été semble-t-il le choix fait par Redon pour tout ce qui concerne les « Articles omis » dont on sait qu'ils se trouvent regroupés au terme du tome XVII. Depuis ACTES D'ARCHÉLAUS jusqu'à TAM-TAM ou au fameux VINGTIÈME, tous ces articles oubliés retrouvent la place alphabétique qui aurait dû d'emblée être la leur. Du même coup et avec un retard de plus de deux siècles, la remarque de Jaucourt trouve enfin sa pertinence selon laquelle l'article ZUZÉ, dont il est l'auteur, ferait « la clôture de l'Encyclopédie »...

Mais ce qui vaut pour cet *erratum* très particulier que constitue la rubrique des « Articles omis » ne se vérifie pas pour les *errata* ordinaires, lesquels ne semblent avoir bénéficié d'aucun traitement systématique. Prenons l'exemple de l'*erratum* qui occupe les pages 1026-1030 du tome VII. Si les leçons qu'il comporte semblent avoir effectivement été intégrées au texte même des articles qu'elles corrigent⁸, les entrées DÉPOUILLE et ÉPARGNE, par le « graveur en bois » Papillon, oubliées en leurs temps et placées en conséquence à la fin du tome VII, n'ont pas fait l'objet de reports. Déplacés dans l'*Encyclopédie* typographiée, ces articles disparaissent purement et simplement de l'*Encyclopédie* numérisée. Si l'on examine le cas des « Errata pour les deux premiers volumes » qui occupent les pages xv et suivantes du tome III, on constate des phénomènes inverses : telle correction améliorant le texte de l'article CALCINATION n'est pas plus prise en compte que ne le sont les ajouts proposés par Diderot pour les articles AGIR, AIUS LOCUTUS ou AMOUR DES SCIENCES ET DES ARTS, ajouts qui constituent pourtant des témoignages importants sur les relations des encyclopédistes avec les Messieurs de Trévoux. Au contraire, la définition que d'Argenville, dans le même *erratum*, donne du mot *Berme*, en

8. Un exemple — un sondage, plutôt : l'*erratum* propose 9 corrections pour l'article EXISTENCE. Toutes ont été reportées dans le corps même de l'article. De même pour EUNIQUE ou ÉTYMOLOGIE.

complément des trois que comportait déjà l'article BERME original, a été prise en compte par un cédérom Redon qui comporte donc deux entrées BERME.

Si je me suis attardé sur de tels phénomènes, c'est moins pour regretter l'absence d'une politique systématique dans le traitement des données péri-textuelles que pour suggérer ce fait plus général que la numérisation retire toute pertinence à l'idée de volume. La division en volumes — si présente à l'esprit des hommes des Lumières ; voir l'article LIVRE — ne se trouve en rien ici actualisée, et à l'intérieur de la discontinuité inhérente à la pensée alphabétique on a donc très logiquement affaire à un chaînage virtuel des articles entre eux. Dans les produits que nous proposons l'ARTFL ou Redon, l'article CEZIMBRA (« ville & port de Portugal ») précède l'article CHA (« espece de taffetas très-leger & très-moëlleux ») sans solution de continuité autre que virtuelle, alors même que dans la publication originelle, un espace-temps d'un volume et de deux années les séparait. On comprend du même coup la relative perte d'intérêt des tables de Mouchon. Consultons l'entrée Rousseau :

ROUSSEAU, (*Jean-Jacques*) citoyen de Geneve. Observations sur son discours contre les arts & les sciences. I. xxxij. *Disc. prélim.* Ses réflexions sur l'origine des langues. IX. 250. *b.* - 252. *a.* Éloge de sa nouvelle Héloïse. XIV. 342. *a.* Parallele de la philosophie de Hobbes & de celle de M. Rousseau. VIII. 241. *a.* séjour de M. Rousseau à Montmorenci. *Suppl.* III. 960. *a.*

On constate que les tables répartissent en volume (IX), puis en page (250), puis en colonne (*b*) un ensemble d'énoncés qui ne se distribue désormais plus du tout en fonction de ces catégories de librairie renvoyées à l'obsolescence.

Jusqu'à ce point, mes remarques n'ont concerné que la seule dimension textuelle de l'*Encyclopédie*. Si l'on se tourne vers le graphique, on rencontre d'autres difficultés. Ainsi de l'absence, sur le cédérom, du « Système figuré des connaissances humaines », absence d'autant plus troublante que le « Discours préliminaire », dans les versions électroniques, s'achève classiquement sur une « Explication détaillée du système des connaissances humaines » qui reste ici orpheline de ce qui l'a suscité et qui en justifie l'existence. Le système est dit « figuré » du fait de sa présentation en arbre ; de son caractère graphique, si l'on préfère. Et s'il a disparu, c'est, j'imagine, du fait même de sa nature figurée. Par quoi se trouve posée la question de la numérisation des images — ou pour dire les choses plus généralement, plus complexement aussi, de la numérisation du graphique.

La numérisation s'accommode fort bien du texte pur, ou de la pure image. C'est le mélange qu'elle a en horreur. Or chacun sait que l'image, dans l'*Encyclopédie*, ne se limite pas aux planches, au hors-texte. Il y a du graphique ailleurs que dans les planches et parfois — souvent — au sein même du texte.

Variante du frontispice de l'*Encyclopédie* où les orfèvres sont remplacés par des imprimeurs

Envisageons d'abord le cas des images à proprement parler, c'est-à-dire le cas du péritexte iconique. On cherchera vainement trace, dans nos encyclopédies numérisées, du frontispice de l'*Encyclopédie* — aussi bien d'ailleurs Cochin¹. n'est-il pas compris dans la liste des auteurs de l'ouvrage. Attardons-nous un instant sur une variante de cette image due à la plume même de Cochin. Si je la préfère à la version la plus connue, c'est que son commentaire me semble indiquer l'existence de quelque chose qui serait comme un inconscient de la numérisation... A sa manière, iconique, cette image est en effet un hymne à la gloire de cette technique sans laquelle l'*Encyclopédie* elle-même n'aurait jamais vu le jour, j'ai nommé l'imprimerie. Dans le coin inférieur gauche de cette version de la planche, le groupe des orfèvres, selon une logique qu'un rapide regard jeté sur l'histoire des techniques et des métiers rend immédiatement claire, a en effet été éclipsé par un groupe d'imprimeurs. Si j'évoque l'histoire des métiers, c'est que cette variante, en substituant à un art du luxe un art qui serait, au moins dans le cadre de la pensée des Lumières, immédiatement et indiscutablement utile — le plomb *versus* l'or, si l'on veut —, n'inscrit pas son travail seulement dans un espace idéologique : le déplacement qu'elle opère est fondamentalement respectueux de l'histoire des métiers. Car cette substitution est aussi une succession : on sait en effet que les premiers créateurs de types typographiques ont été, au XVI^e siècle et par force, les orfèvres. Ainsi suis-je fondé à penser qu'en éliminant le frontispice, l'opération de numérisation savait fort bien ce qu'elle faisait...

Assez parlé des images à proprement parler (je vous épargne des considérations sur les bandeaux et autres vignettes), tournons-nous vers la typographie. Car le typographique, c'est d'abord du graphique. Cette donnée est rendue sensible de diverses manières dans les versions électroniques de l'ouvrage. Dans le fait d'avoir dû renoncer aux alphabets autres que latin, par exemple. Ainsi le « Manuel de l'utilisateur » de l'*Encyclopédie* Redon nous prévient-il loyalement : « Certains caractères n'ont pas été reproduits : hébreux, grecs et araméens... » D'où ces mentions étranges, entre crochets obliques, qu'on rencontre au fil des écrans et qui renvoient aussi parfois (souvent) à des symboles mathématiques que la saisie a également sacrifiés.

Mais il y a, sinon plus embarrassant, au moins plus tangible. Livrons-nous un instant aux joies de la mise en abîme et lisons le très important article CARACTÈRES D'IMPRIMERIE que Diderot a rédigé d'après les mémoires que lui a confiés Fournier le jeune, l'artisan dont les types ont servi pour imprimer l'*Encyclopédie*. L'un des mérites de Fournier, aux yeux de Diderot comme à ceux des historiens de la typographie, est d'avoir, en inventant le point d'impression, fixé dans des normes sûres une notion de corps dont on

1. Voir fac-similé page précédente.

faisait, jusqu'à ce qu'il y mette bon ordre, un usage impressionniste. Pour mettre en valeur le travail du graveur, Diderot conclut son article en donnant

des exemples de tous les Caracteres en usage ; ils sont de l'Imprimerie de M. le Breton, notre Imprimeur, & de la Fonderie du sieur Fournier, excepté la Perle & la Sédanoise, qui ne se trouvent qu'à l'Imprimerie Royale, & que M. Anisson, directeur de cette Imprimerie, a bien voulu communiquer.

Quiconque a en tête les pages originales¹ contenant ces *specimen* ne peut manquer d'être surpris par leurs transcriptions électroniques : non seulement le jeu des polices est dépourvu désormais de toute signification, mais le texte lui-même a subi de graves altérations.

[Version ARTFL :]

EXEMPLES DE TOUS LES CARACTÈRES ROMAINS ET ITALIQUES EN USAGE DANS L'IMPRIMERIE.

PETIT--ROMAIN.

ON n'avait pas honte de ses débauches sous Henri III.

& a la franchise naturelle à la Nation qu'il gouvernoit : sans François I. nous serions devenus dissimulés. Il n'y a pas plus de cinquante ou soixante ans, que l'ivrognerie avoit un air de qualité comme l'ignorance. Ne reprochons--nous pas à certaines Nations de se permettre des excès que les autres ne peuvent souffrir ?

PHILOSOPHIE.

Lorsque les grands hommes se laissent abattre par longueur de leurs infortunes ils font voir qu'ils ne les soutenoient que par la de leur ambition, & non par celle de leur ame, & qu'à une grande vanité près, les Heros sont faits comme les autres hommes.

VI.

PETIT--ROMAIN.

Il faut s'armer contre les vices ; ils meritent seuls notre indi--Louis XI. a nui à la droiture gnation. Si nous ne pouvons les détruire, en les rendant odieux ; du moins nous les affaiblirons. Gardons nous sur--tout d'en déguiser la difformité, par egard pour le nombre de ceux qui s'y livrent : À force de voir des gens vicieux, on se familiarise avec les vices, comme on s'habitue avec les visages les plus laids.

VII.

PHILOSOPHIE.

Nous sommes si préoccupés en notre faveur, que soulavent ce que nous prenons pour des vertus ne sont que des vices qui leur ressermentent, & que l'amour propre nous déguise.

1. Voir fac-similé page précédente.

CICERO. *

QU'on choisisse telle condition que l'on voudra, & qu'on y as-les biens & les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme. Si cerui qu'on aura mis dans cet état sans occupation, & qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette sélacité languissante ne le soutiendra pas.

* C'est le caractere de l'Encyclopédie.

SAINT--AUGUSTIN.

JE m'imagine avec plaisir qu'il y a dans l'Univers une certaine quantité de bien & de mal, qui rend en un toutes les conditions égales. Si les Rois ont plus d'agrémens que leurs sujets, ils sont aussi plus vivement frappés des disgraces auxquelles un particulier n'est pas sensible.

VIII.

CICERO.

IL faut gouverner la fortune comme la santé, en jnur quand elle. st bonsemble ne, prendre pren quand elle est mativage, & ne saire jamais de grands remedes sans un extrême besoin. C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime.

IX.

SAINT--AUGUSTIN.

LA condition d'au trui paroît plus agréable que la notre, parce qu'elle nous est moins connue. Elle ressent semble à ces figures d'Optique, qui de loin représentent une belle ville ou une belle maison, & qui de près ne sont qu'un amas de traits grossiers & consus.

GROS--TEXTE.

L'homme croit souvent se conduire lors qu'il est conduit ; & pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre.

Assez de Gens méprisent le bien ; mais peu savent le donner comme il faut.

GROS--TEXTE.

[absent d'ARTFL]

[Version Redon :]

EXEMPLES DE TOUS LES CARACTÈRES ROMAINS ET ITALIQUES EN USAGE DANS L'IMPRIMERIE.

<!--Tableau=E02-0663a-01.txt--!>

X.

GROS-TEXTE.

L'homme croit souvent se conduire lors qu'il est conduit ; & pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre.

Assez de Gens méprisent le bien ; mais peu savent le donner comme il faut.

GROS-TEXTE.

IL y a des crimes qui deviennent innocens & même glorieux par leur éclat, leur nombre & leur excès. Il arrive de-là que les...

XI.

GROS-ROMAIN.

Tous les sentimens ont chacun un ton de voix, des gestes & des mines qui leur sont propres : Ce rapport bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent.

GROS-ROMAIN.

Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations, beaucoup de gens ont de la reconnaissance pour les médiocres, mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

XII.

PETIT-PARANGON.

L'homme aiant besoin de la société pour vivre commodément & agréablement, il doit contribuer au bien de cette société en se rendant utile à ceux qui la composent.

PETIT-PARANGON.

IL y a dans le cœur & dans l'esprit humain une génération perpétuelle de passions en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

XIII.

GROS-PARANGON.

ON ne sauroit conserver les sentimens que l'on doit avoir pour ses amis si on se donne la liberté de parler souvent de leurs défauts.

GROS-PARANGON.

LE desir de mériter les louanges qu'on nous donne fortifie notre vertu : & celles que l'on donne à la valeur, & à l'esprit, contribuent à les augmenter.

XIV.

PALESTINE.

LA vanité, la honte, & sur-tout le tempérament, font en plusieurs la valeur des hommes & la vertu...

PALESTINE.

L'orgueil contrepese toutes nos miseres. Car ou il les cache, ou s'il les montre, il se glorifie de les connoître.

XV.

PETIT-CANON (Romain & Italique.)

Quelque bien que l'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

La Sagesse & la réputation ne sont pas moins à la mercy de la Fortune que le bien.

XVI.

TRISMEGISTE (Romain & Italique.)

EN peu de tems nous passons de la vie à la mort.

L'honneur acquis est caution de celui qu'on acquérera.

XVII.

GROS-CANON (Romain & Italique.)

Rien de durable dans ce monde.

Heureux celui qui ne s'y attache pas.

XVIII.

DOUBLE-CANON (Romain & Italique.)

Dieu soit aimé & Adoré.

Qu'il le soit éternellement.

XIX.

TRIPLE-CANON.

ON donne liberalement des conseils.

<!--Tableau=E02-0665a-01.txt--!>

<Image>

<Image>.

La numérisation retire littéralement toute signification à ces échantillons. Et peut-être même à deux titres. Il apparaît en effet que certains de ces énoncés, *a priori* seulement destinés à servir de terrain d'exercice typographique, sont en fait dotés — ce qui n'est pas courant dans les *specimen* de fonderies — d'un sens politique propre que leur transcription (dans la version ARTFL en particulier) rend inaccessible : « ON n'avoit pas honte de ses débauches sous Henri III. », etc.

Mais quittons les parages de la surinterprétation et invitons les usagers de nos encyclopédies électroniques à aller voir comment elles en ont usé avec le « Tableau du manche de la guitare de grandeur ordinaire » qui occupe dans son entier la page 1013 du tome VII¹. Encore s'agit-il là à

1. Voir fac-similé page suivante.

« Tableau du manche de la guitare de grandeur ordinaire », *Encyclopédie*, t. VII, p. 1013

proprement parler d'une « figure » — c'est par ce terme que son commentaire la désigne. Plus généralement, tout ce qui relève d'une présentation de données sous la forme d'un tableau est sacrifié lors de la numérisation. Le problème que l'exemple des articles CARACTÈRE ou GUITTARE permet de mettre en évidence est bien sûr celui de l'incompatibilité mutuelle des modes texte et image. Problème mineur, me dira-t-on, souci luxueux quand on le mesure à l'aune de l'extraordinaire liberté de manœuvre que confère au lecteur la transcription électronique des pages de l'*Encyclopédie*. Certes, mais en un temps où les travaux les plus actuels de la sémantique des textes empruntent les chemins de « l'image textuelle »⁹, cette limite est préoccupante. L'*Encyclopédie* ARTFL le reconnaît d'ailleurs à sa manière en proposant, à côté du mode texte, un mode image que l'on dira compensatoire. Tout le problème est dans cet à côté : on peut corriger les insuffisances de la transcription textuelle en recourant à l'image de la page mais on ne peut avoir accès aux deux *en même temps*. Ce qu'autorise le plus ordinaire des livres.

On voit que toutes nos analyses invitent à concevoir la numérisation d'un ouvrage comme une *transposition*, une *traduction* du livre original. Jeroom Vercruysse emploie ce dernier terme dans un article consacré aux problèmes qui se posent aujourd'hui à un éditeur de Voltaire¹⁰. Il s'y demande notamment s'il ne conviendrait pas de rééditer l'œuvre de ce dernier avec les caractères dont le XVIII^e siècle a usé pour la composer — et il cite précisément ceux de Fournier. Cette suggestion — elle évoque ce qu'on appelle en musique le mouvement *baroque* —, qui doit retenir l'attention dans le cas d'éditions savantes sur papier, ne saurait ici nous arrêter : le passage du papier à l'écran la rend vaine dans le cas des livres numérisés. On ne peut, en revanche, écarter la question de la page, de la « traduction » de la page.

Comment penser, par exemple, une numérisation du *Dictionnaire* de Bayle ? A certains égards, plus proche qu'elle est de la page glosée de la Renaissance que de celle, aérée, des Lumières, la page de Bayle est un archaïsme. Mais on sait aussi que la prolifération des notes, des remarques et autres mentions marginales, le foisonnement de sites textuels multiples et concurrents, participent, chez Bayle, d'une tactique intellectuelle¹¹.

La page encyclopédique n'offre pas au regard la prolifération de celle du *Dictionnaire*. Mais elle comporte parfois des notes infrapaginales. Quel

9. Sur cette notion et les perspectives qu'elle autorise, voir Franck Neveu, « De la syntaxe à l'image textuelle. Ponctuation et niveaux d'analyse linguistique », *La Licorne*, n° 52, mars 2000, pp. 201-215.

10. Jeroom Vercruysse, « Les traductions typographiques de Voltaire », Nina Catach (éd.), *Les Éditions critiques. Problèmes techniques et éditoriaux*, Paris, Les Belles Lettres, 1988, pp. 98-107.

11. Sur ces questions, voir Pierre Réta, « La remarque baylienne », *Critique, savoir et érudition à la veille des Lumières*. Le Dictionnaire Historique et Critique de Pierre Bayle, APA University Press, Amsterdam & Maarsen, 1998, pp. 27-39.

sort une technologie pour laquelle l'unité *page* n'a pas plus de pertinence que l'unité *volume* peut-elle bien réserver à des notes *infrapaginales* ? Chacun ira y voir...¹² La disposition en deux colonnes de la page encyclopédique n'est pas non plus indifférente. Les Lumières — l'argument du portatif revient constamment sous la plume des libraires et des auteurs — ont assez moqué la masse de *l'in-folio* pour qu'on ne se dissimule pas le plaisir qu'il y a à pouvoir (ou presque) empocher l'*Encyclopédie*. Reste que la masse des informations rassemblées sur les 2 colonnes d'une page *in-folio* de l'*Encyclopédie* est plus importante que celle que regroupe un écran de texte présenté en une seule colonne.

Cela m'amène à évoquer l'un des paradoxes auxquels la numérisation des livres aujourd'hui nous confronte. Sauf cas de très grands écrans — mais le problème alors prend, on le sait, un tour ophtalmique — et s'agissant de textes numérisés supportant la présentation en pages juxtaposées, le livre numérisé nous renvoie au temps du déroulage qui fut celui du *volumen*. Ce n'est certes pas du même type de défilement qu'il s'agit : le *volumen*, dont le texte se présentait en colonnes, était lu horizontalement. Mais certains des problèmes liés à ce mode successif d'apparition des informations demeurent ou resurgissent. Même lorsque ses limites sont compensées par un multi-fenêtrage, la lecture défilée est incapable de se substituer absolument à la lecture feuilletée. Au risque d'exprimer les choses de manière excessivement rapide et schématique, je dirais volontiers que l'une joue l'hypertexte quand l'autre repose sur le cotexte¹³. Le cotexte est immédiatement plus vaste sur une page *in-folio*. Une recherche d'occurrences lexicales dans l'*Encyclopédie* numérisée peut nous faire franchir en un clin d'œil l'équivalent de 6 ou 700 pages, gagnant ainsi, sur l'architecture globale de l'*Encyclopédie*, ce point de vue embrassant auquel Diderot lui-même, éditeur de l'ouvrage, déplore, dans l'article ENCYCLOPÉDIE, de n'avoir jamais pu accéder. Il n'en reste pas moins que le niveau cotextuel — l'échelle de l'article, si l'on préfère — est celui où s'élaborent et se communiquent la pensée et l'écriture. Pour lire l'*Encyclopédie*, l'hypertexte est irremplaçable. Il est sûr que pour lire les articles qui la composent, le cotexte — et donc le fac-similé ou le tirage papier — ont de beaux jours devant eux.

Loin de livrer enfin l'*Encyclopédie* à nos pouvoirs, à nos désirs, il se pourrait bien que l'électronique nous soumit en définitive à l'*Encyclopédie*.

12. Sans compter que ces notes sont appelées par des astérisques (des « étoiles », comme les nomment les *errata* du tome VII) qui se trouvent être aussi, comme on sait, la marque de l'auteur Diderot. Ce qui n'est pas sans causer quelques difficultés. Voir à ce sujet la communication de Marie Leca-Tsiomis.

13. Les linguistes baptisent cotexte le « contexte discursif antécédent ou subséquent » (Anne Herschberg Pierrot) d'un énoncé ou d'un morphème.

Jusqu'alors, celle-ci nous servait. Comprenons que ce mot de *service* renvoie moins ici au statut d'une *Encyclopédie* qui constitue de fait un immense réservoir de faits et de savoirs, renvoie moins, donc, aux pratiques de ceux de ses lecteurs qui sont en quête d'informations qu'il ne vise cette formation du lecteur, susceptible d'être éclairé par n'importe lequel ou presque des milliers d'articles et de planches qui la composent, formation qui est l'horizon du « changer la façon commune de penser ». Désormais, dans les premiers temps au moins, tout occupés que nous serons à mettre au jour ses secrets, à la révéler à elle-même, à dévoiler ce qu'à son propre insu elle pensait (car tel est le génie des outils électroniques que c'est dans ce sens qu'ils œuvrent ou nous invitent à œuvrer), c'est nous qui la servirons.

L'opposition de l'hypertexte et du cotexte renvoie bien sûr à d'autres couples antithétiques. Y renvoie, ou les dissimule. Ainsi peut-on plus généralement poser que l'électronique joue le texte contre le péri-texte, préfère la structure (en l'occurrence alphabétique) à l'histoire, etc. Et c'est peut-être là le plus saillant des problèmes posés par sa numérisation. Pour une part, l'histoire de l'*Encyclopédie*, comme celle de tout ouvrage imprimé, était inscrite dans l'ouvrage même. Lisible dans la multiplicité de ses tomes. Dans l'existence de volumes de Tables ou de Suppléments. Écrite noir sur blanc dans le péri-texte éditorial qui ouvrait ou clôturait nombre d'entre eux et qui déclinait toutes les formes du repentir ou de la déploration (avertissements, *errata*, éloges...). Or à l'exception des planches¹⁴, l'électronique ignore ou écrase tout qui n'est pas texte. Et, dans l'ordre textuel, elle maltraite tout ce qui n'est pas le texte des articles. Ce faisant, elle déconstruit le livre, le *codex*, cette géniale invention qui mêle naturellement le texte et l'image.

Or les lecteurs de Jacques Proust ou de Robert Darnton que nous sommes savent bien ce que les contemporains avaient déjà compris : qu'une partie du sens de l'*Encyclopédie* se joue dans l'entreprise éditoriale et typographique même qui lui permet d'advenir et qu'en somme, l'*Encyclopédie* est un livre presque autant qu'elle est un texte.

Yannick SÉITÉ

Université Paris 7-Denis Diderot

14. Et dans l'état actuel des choses.